**SIGNORI, Gabriela, *Meine in Gott geliebte Freundin :
Freundschaftsdokumente aus klösterlichen und
humanistischen Schreibstuben***

Joseph Morsel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1306>

DOI : 10.4000/ifha.1306

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Joseph Morsel, « SIGNORI, Gabriela, *Meine in Gott geliebte Freundin : Freundschaftsdokumente aus klösterlichen und humanistischen Schreibstuben* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2000, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1306> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1306>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

SIGNORI, Gabriela, *Meine in Gott geliebte Freundin* : *Freundschaftsdokumente aus klösterlichen und humanistischen Schreibstuben*

Joseph Morsel

- ¹ L'*amicitia* est une notion absolument fondamentale dans la société médiévale, à laquelle on s'est jusqu'à présent intéressé soit sous l'angle de sa production « artificielle » (les pactes d'amitié, étudiés notamment par G. Althoff), soit sous celui de ses rapports complexes avec les relations de parenté (R. Le Jan pour l'époque carolingienne), soit enfin de son appartenance à la sphère centrale de l'amour – qui coiffe en définitive le fonctionnement parental ou les pactes d'alliance (A. Guerreau-Jalabert). La perspective adoptée par le petit volume dirigé par G.S. consiste à envisager l'amitié entre homme et femme (jusque dans les toutes premières décennies du XVI^e s.), avec à l'arrière-plan l'évolution historique des rapports entre hommes et femmes au Moyen Âge, caractérisée par la dégradation progressive de la place de la femme dans la société médiévale. Il s'agirait en quelque sorte de voir comment les affinités électives ont pu se maintenir à travers cela, tout en se transformant en même temps que la société. La démarche choisie est l'examen chronologique de diverses « paires » d'amis depuis l'époque patristique jusqu'au seuil de l'humanisme. Le matériau traité est presque exclusivement celui des correspondances, en raison de la structure de communication qu'elles induisent – mais sans se voiler les difficultés que soulève leur utilisation : il s'agit d'un genre « littéraire », donc les lettres ne sont pas privées mais censées être « publiques » ; la conservation est très inégale et en général unilatérale ; elles sont le plus souvent conservées en copie, ce qui pose le problème de leur authenticité, ou de leur réécriture partielle, etc.

- 2 Les amitiés envisagées sont les suivantes : saint Jérôme et l'ascète romaine Marcella (fin du IV^e s.) ; Venance Fortunat et la reine mérovingienne, veuve et recluse Radegonde, ainsi que sa fille adoptive Agnès (fin VI^e-début VII^e s.) ; saint Boniface et diverses nonnes et abbesses anglo-saxonnes (première moitié du VIII^e s.) ; Dietmut de Wessobrunn et Herluca d'Epfach (années 1120) – deux nonnes dont la prise en compte (au lieu du rapport masculin/féminin) découle de ce que Herluca est également envisagée, dans une autre contribution, par rapport à un ami masculin, Paul de Bernried, ce qui permet de faire apparaître l'écart de connaissance des rapports d'amitié ayant existé en raison du filtre drastique de la conservation documentaire – ; Hildegarde de Bingen et deux de ses amis épistolaires permettent également la comparaison : le moine Guibert de Gembloux et la nonne Richarda de Stade (deuxième moitié du XII^e s.) ; une autre comparaison est aussi permise entre les poèmes destinés à des nonnes du monastère du Ronceray à Angers et composés par Marbod de Rennes, Baudry de Bourgueil, Hilaire de Poitiers et Hildebert de Lavardin (fin XI^e, début XII^e s.) ; puis reprennent les binômes : Jourdain de Saxe et Diane d'Andalo (début du XIII^e s.) ; le prêtre Heinrich de Nördlingen et la mystique Margareta Ebner (début du XIV^e s.) ; le frère franciscain Jos Wind et la clarisse Magdalena von Suntheim (fin du XV^e s.) ; enfin l'humaniste anglais Thomas More et sa fille Margaret Roper (début du XVI^e s.).
- 3 L'examen de ces échanges épistolaires conçus comme exemplaires est en général assez peu creusé et quelque peu superficiel : on regrettera notamment l'absence de toute analyse lexicale fouillée (mises à part quelques remarques au sujet de la terminologie employée par Fortunat). À travers le volume apparaissent cependant quelques grandes évolutions : le remplacement d'un échange que nous dirions « intellectuel » par un échange plus mystique, avant de revenir (apparemment) avec l'humanisme à un rapport intellectuel ; le poids croissant de la parenté spirituelle, présente dès l'origine et qui apparaît parfois comme une forme de transfert d'un amour plus charnel, mais qui envahit l'ensemble de la relation au cours du Moyen Âge : le cas de Thomas More est à cet égard remarquable, puisque le lien charnel (père/fille) en arrive à être rejeté complètement à l'arrière-plan au profit d'un lien spirituel (et lorsque Thomas More se fait peindre « en famille », il ne retient autour de lui que ceux dont il est le « père spirituel »). Les laïcs ont ainsi complètement intériorisé l'idéologie cléricale de la « parenté spirituelle » opposée à la parenté charnelle, si bien que le « retour » de l'affinité élective à un rapport intellectuel aux temps humanistes ne peut guère être autre chose qu'une fiction. Le volume permet ainsi quelques réflexions intéressantes, mais on ne peut le considérer lui-même que comme un ouvrage préparatoire à une réflexion plus poussée, mieux articulée et sans doute à dégager du binôme réducteur homme/femme : dans une société médiévale fondée sur le principe de la caritas, de l'amour spirituel, il est inconcevable de traiter de lettres écrites par des membres (masculins ou féminins) du clergé et censées matérialiser elles-mêmes ce lien d'amour spirituel en se focalisant sur les lettres et sans les articuler au cadre structurant.
- 4 Joseph MORSEL